

À LA CROISÉE DES REGARDS
Un massif forestier encore intact



Dans l'œil d'un singe et d'un colibri

Parti de Cayenne une demi-heure plus tôt, l'hélicoptère se pose et décolle, sans même que ses pales n'aient arrêté de tourner. Le camp des Nouragues qui m'accueille pour trois jours, n'est encore qu'une clairière récemment ouverte dans le couvert forestier.

Dominée par un inselberg, une éminence de pierre qui s'élève à cent mètres au-dessus de la forêt, la nature est omniprésente. Animaux, arbres, lianes et plantes règnent en maîtres de la canopée au sous-bois. Aucun layon n'est percé. Aucune carte n'est disponible. Point de walkie-talkie ni de balise Argos. L'isolement est complet. Aujourd'hui que GPS et Iphones font partie du quotidien, on a du mal à imaginer combien dans ces contrées immenses la précision manquait.

Mon hamac attaché entre deux troncs, je n'ai qu'une hâte : filer en forêt. Inutile de charger mon sac à dos. Une boussole, dont la présence me rassure bien que dans ces conditions d'isolement elle ne me soit d'aucune utilité. L'indispensable bobine de Topofil pour ne pas me perdre. Une cape de pluie et un en-cas léger. L'eau est partout bonne à boire, car il n'y a ni homme, ni élevage, ni culture pour la polluer.

Sous un soleil écrasant d'une verticalité oppressante, dans la touffeur brûlante qui s'élève du sol nu, la traversée du camp vers la lisière sombre est éprouvante. Mon sac colle à mon dos quand j'enjambe les troncs glissants où mon pied cherche appui. Un cri ! Georges Elfort, un technicien créole qui me rattrape et me tend une machette. Aucun guyanais ne partirait sans son *sabre* qui sert à tout. Incapable de m'en servir, il restera caché jusqu'à mon retour.

De loin la forêt tranchée net à coup de tronçonneuse de scie, de hache et de machette, semble un écran uniforme. Impénétrable. Mais un arbre aux immenses contreforts m'attire vers l'une des trouées sombres qui l'encadrent. Happée par la forêt plus fraîche, bruits et senteurs s'amplifient. Comme on s'immobilise au seuil d'une cathédrale quand chantent les grandes orgues, je suspends mon pas. Accueillie, entourée, baignée de lumière douce. Pur bien-être. Le jeu de la lumière dans le sous-bois me plonge dans un monde de sensation. Quelques mètres à peine du camp et son souvenir déjà s'efface.

En cherchant à attacher le Topofil, surprise, quelqu'un l'a déjà fait ici même, probablement Jean-Marc un ornithologue parti par l'hélico que m'a amené. Magie des signes, la forêt nous a conduits au même endroit ! Le sous-bois est clair et le fil tenu court à l'horizontale puis plonge à flanc de colline, festons légers qui dansent d'une branche à l'autre. Happé par la verdure il disparaît, réapparaît plus loin, pointillé impalpable qui m'appelle comme les fleurs qui attirent *Boucle d'or* toujours plus loin. Tracée à la boussole la piste part droit, pourtant aucune branche n'est coupée par respect pour le vivant. Plus loin le fil s'incurve devant des zones trop denses pour être traversées : un bas-fond envahi de palmiers pinot, puis un chablis inextricable. Parfois le fil s'interrompt. Il disparaît sous terre ou part à angle droit, l'extrémité reposant sur une branche : sectionné par une tortue ou entraîné par un pécari ? J'avance, cherche la suite,

retient mon souffle. Reviens sur mes pas. Respiration bloquée, mon cœur cogne. Au début il me faut renouer soigneusement les extrémités, puis me surprends à aimer ces petites émotions et m'interdis de renouer ce fil facilitant le retour.

Lové dans son indifférence
un jaguar nous regarde.
Sans rien voir, nous passerons.

On imagine toujours plus d'animaux qu'on n'en peut voir, mais tout passage est repéré. Aussi discret soit-il. Beaucoup d'oreilles et d'yeux attentifs examinent l'intrus sans qu'il le sache.

Au loin, le cri des singes hurleurs est si atténué qu'on dirait une tempête faisant rage. Tout près une troupe de singes cébus s'alarme et donne l'alerte, se demandant quelle est cette drôle de bête inconnue en ces lieux ! Intrus bombardé vigoureusement de branches mortes, puis avec de moins en moins de conviction jusqu'à s'immobiliser à moins de six mètres. Pour ne pas effaroucher un singe on détourne le regard et fait semblant de cueillir une feuille au sol pour la mâchouiller. Ils se taisent et descendent examiner cet intrus qui viole leur domaine. Leur inquiétude s'apaise, tandis que croît une curiosité réciproque. L'un d'eux me tourne alors ostensiblement le dos et se gratte la tête comme avec perplexité. C'est vrai, je n'invente rien ! Vaguement mécontents ils secouent une branche et s'éloignent.

Plus tard, Anya me racontera sa rencontre avec une petite famille de trois atèles. Plus gros et dégingandés que les cébus, ils menaient grand tapage dans les arbres. Grands poils noirs, corps arqué, petite face rouge, bras et queue interminables musclés et préhensiles : le look cocasse de cet animal à cinq pattes appelé singe araignée. Forts mécontents, ils secouent agressivement tout ce qui bouge et la bombardent de branches mortes et des fruits dont ils se régalaient. Un gros mâle descend à cinq mètres du sol, à peine dix mètres devant Anya qu'il regarde ostensiblement, droit dans les yeux.

Échange de regards où chacun évalue les intentions de l'autre, curiosité et absence d'agressivité de part et d'autre. Suspendu à une branche maîtresse par les pattes postérieures, sa queue lui assurant une position inexpugnable, il casse négligemment une petite branche de sa main libre et la jette sous lui. Un geste à la fois désinvolte et calculé en fixant Anya qui n'a aucun mal à décrypter le message, quelque chose dans le genre : « Approche un peu pour voir » ! Dans le cas d'une telle rencontre mieux vaut s'écartez que se faire assommer ! Les *Whou-Whoo* d'alarme se calment alors, remplacés par des vocalisations d'appel puissantes et prolongées : *Brrrunooooo-Brrrunooooo-Brrrunooooo*. La forêt en résonne et l'inselberg renvoie au loin les échos assourdis de la présence lointaine de ces étonnantes primates.

À mi-pente les pieds dérapent sur le sol couvert d'une litière humide et élastique. Le bruit d'une chute d'eau dans la vallée enflé, mais un tronc monumental m'arrête. Géant couché dans la pente, sa cime feuillue en contrebas. Je tente de l'enjamber en me retenant à son écorce lisse et me retrouve à

califourchon, sans oser me propulser de l'autre côté ! Toboggan sur lequel glisser droit sur les chutes, alors que personne ne sait où je suis.

De là-haut j'ai vu le fil courir le long du tronc et piquer droit vers l'eau qui gronde : mon collègue a bifurqué. Cette chute m'attire, mais l'envie de dépasser l'arbre et de continuer seule l'aventure l'emporte. Un gros mammifère a creusé un passage sous le tronc et laissé son odeur puissante : la plus grosse espèce de pécari à en juger par la hauteur dégagée. Bien qu'il soit déconseillé de suivre leurs traces, pour les tiques et autres parasites qu'ils laissent sur leur passage, il est trop tentant de s'y faufiler à quatre pattes ! L'arbre franchi j'attache mon propre Topofil, mais au lieu de laisser la bobine dans sa sacoche à la ceinture, je la prends en main pour sentir le fil se dérouler. Pour être prévenue si se casse ce lien presque immatériel avec un monde familier qui s'éloigne depuis qu'un hélicoptère m'a déposé au milieu de nulle part.



Dépasser ce tronc n'est rien, hormis la conviction d'avoir franchi une limite. Personne n'est passé là. Hors sentier balisé, tout peut arriver ! Aucune habitude n'atténue la magie d'instants uniques. Sortilège qui allie la sensation d'irréel et d'intemporel à la conviction de vivre pleinement. Envahie par des pensées fluides, j'engrange mille sensations fugitives, comme lorsqu'on s'abîme dans la contemplation d'un ciel étoilé face auquel on se sent à la fois microscopique et grandi, faisant sienne l'immensité, parce que capable d'en appréhender la splendeur.

Un immense chaos de roches se dresse tout en haut de la pente, ce sont les contreforts de l'inselberg. Comme une forteresse imprenable. Des filets d'eau suintent de cet amoncellement de rochers verts et moussus, mais gris et soyeux au-dessous. Au pied de l'inselberg il y a des grottes, des abris sous roche qui ont servi de gîtes et de tombeaux aux Indiens nouragues. C'est ce qu'on m'a raconté, mais à cet instant leur présence en ces lieux puissants est presque palpable. Ce n'est pas une limite infranchissable mais la fin de mon errance. Une eau délicieuse de clarté et de fraîcheur s'écoule au cœur de la roche. Je demeure un long moment agenouillée, l'eau brille au creux de ma main, avant de la porter à mes lèvres.

Une cavalcade rompt le fragile équilibre. Le silence se fracasse. Deux flèches noires dévalent la pente abrupte en une course effrénée depuis le sommet jusqu'au fond de la vallée : des spéotos, sorte de chien sauvage fort rare au vaste territoire et à la course véloce. Puis tout se calme. L'eau peu profonde est limpide, vierge de cette coloration ambrée caractéristique des rivières de forêt tropicale. Libre de toute contrainte je me déshabille, m'assois dans la fraîcheur de l'onde et regarde la forêt à l'envers. Régal des clairs obscurs. Jeu de la lumière qui bruisse entre les feuilles des palmiers qui se froissent. Des fougères aux frondes légères frôlent les pierres moussues. Le sable blanc s'irise sous le filet d'eau cristalline qui gazouille. Petit coin enchanteur baigné d'une douce lumière verte zébrée de jaune. Sous une brindille au-dessus de l'eau qui scintille : le minuscule nid d'un oiseau-mouche.

Soudain l'air vibre. Un éclair chatoyant l'anime. Un colibri m'inspecte de son œil microscopique, noir et rond. Il vole sur place, immobile à quelques centimètres de mon visage. Doux froissement, flux d'air frais. Bouleversante perfection. Subjuguée par son fin bec recourbé et l'irisé de son plumage de joyau vivant je lui murmure des mots tendres, plonge dans son regard obsidienne et me coule dans un instant qui va durer l'éternité.

Le temps s'enroule jusqu'aux tout premiers commencements, voyage vers les premiers âges de la présence humaine sur terre, les premiers matins du monde. Retour à la croisée des chemins, il est encore possible de préserver l'accord homme nature. J'ai la plus intime conviction que ce retour en arrière n'est pas un leurre, qu'une seconde chance est offerte à l'humanité. Bouleversée par la force de cette vision en raccourci de l'évolution humaine et de l'avenir incertain, qu'il est dur de reprendre pied dans la réalité !

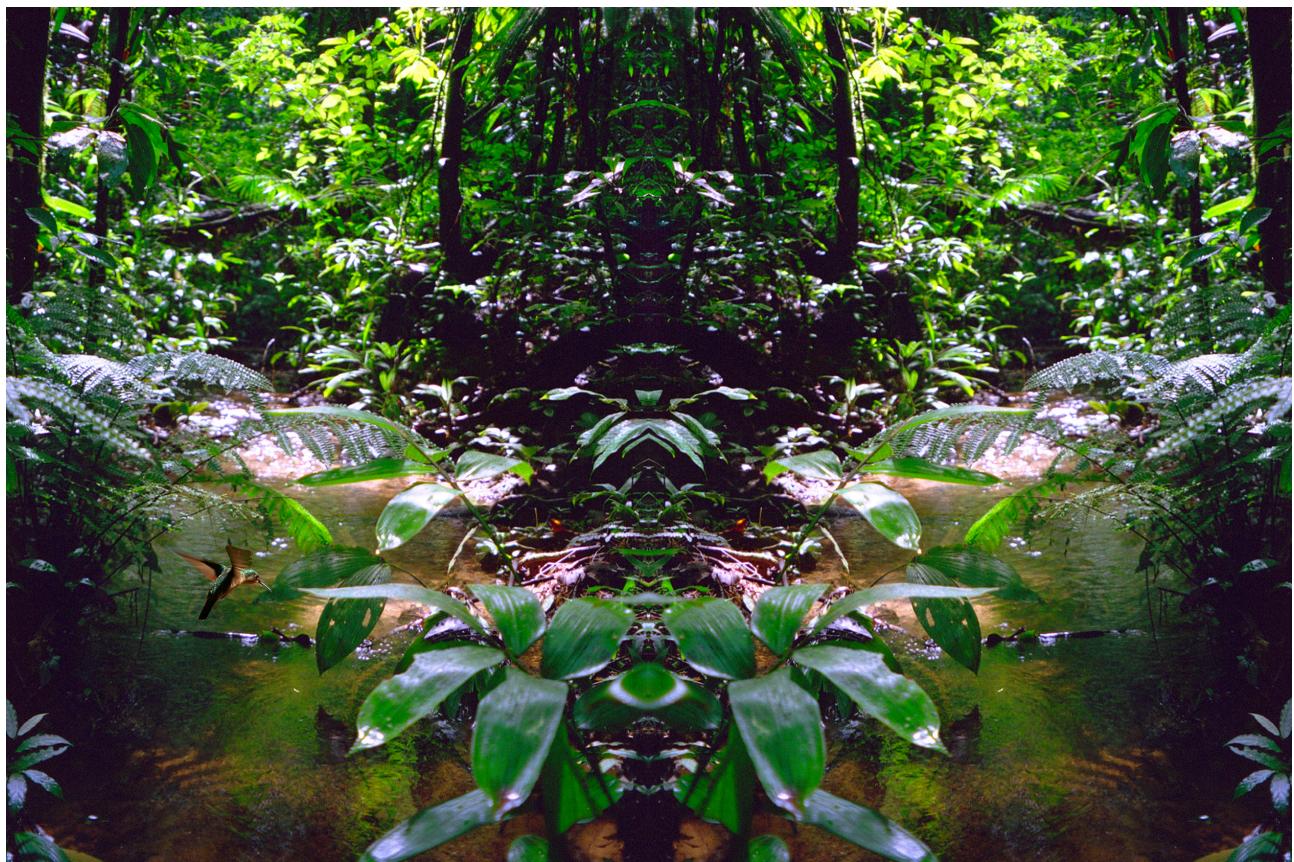
Sans en prendre conscience je me lève, m'habille, repars sur mes pas et retire le fil d'Ariane pour effacer toute trace et m'interdire de revenir. Parvenue à l'arbre couché il me faut fermer les yeux pour m'imprégnier de cette sérénité. La fait durer. Mais ce n'est déjà plus le même accord. Après avoir été aussi loin dans la fusion avec la nature, revenir vers notre civilisation semble impossible. Qu'est-ce qui est un rêve : ce temps vécu hors du temps, ou le monde des hommes ?

Ouvrant les yeux je fais quelques pas dans un no man's land. Nul souvenir de la manière dont j'ai franchi l'arbre, juste l'étonnement d'apercevoir le fin fil

blanc qui bifurque. Il me faut le toucher, le faire rouler entre mes doigts, presque me hisser sur lui comme sur une corde de rappel. Son contact me fait reprendre pied. Tout est vrai. Ce n'est pas un rêve.

Le trajet de retour paraît curieusement familier. Bien que n'ayant pris nul repère conscient à l'aller, attentive à tout, j'ai enregistré mille détails. Cet arbre au tronc de caramel qui s'exfolie, cette pente abrupte, ce fil coupé sur une grande distance, la litière dégagée sous mes pas hésitants, et ces amas de roches moussues d'où s'échappe un filet d'eau. Point de pause. Marche rapide. La nuit tombe vite et ma lampe est au camp. La machette est là. Mais surprise, il fait jour encore !

Ma montre, consultée pour la première fois depuis le départ, confirme que tant d'émotions se sont concentrées en si peu d'heures ! Comme dans un conte où le héros se retrouve à l'instant même où il est parti, alors qu'il a vécu tant d'aventures. Comme si le temps s'était figé pour les autres, afin de lui offrir une bulle extensible rien qu'à lui.



Vivre
l'instant présent
l'éternité plus un jour.

Les jours suivants m'ont laissé peu de souvenirs, sauf une montée solitaire jusqu'au sommet de l'inselberg sur un layon à peine tracé. Une marche harassante sous le couvert forestier humide, l'ascension des flancs dénudés de l'inselberg sous un soleil implacable, et enfin le sommet. Pur bonheur. L'espace infini offert au regard. Toutes les nuances de vert moutonnent interminablement

à son pied. La clairière du camp se devine quelque cent mètres plus bas : minuscule ! L'humidité atténue la ligne d'horizon qui se confond avec le ciel frangé de nuages, teintant les lointains d'un gris bleu délavé.

Électrisée par le vent qui monte à l'assaut des pentes, soûlée par un panorama grandiose, je grave en moi cette plénitude. Sur l'éminence rocheuse aux formes douces et arrondies, dans le labyrinthe des mamelons sculptés dans la roche par les pluies torrentielles, la forêt se fait oublier. C'est le domaine de la savane roche. Le soleil grignote la frange d'ombre aux pieds du taillis de clusias aux feuilles épaisses et rondes où il est bon de s'assoir, avant que les ondes de chaleur émises par la roche brûlante ne nous délogent. Tout autour, l'immense bloc de pierre déploie sa majesté granitique. Hisse ses sommets bombés d'un noir profond et ses méplats gris argent. Creux et fentes ourlés du vert cru des pitcarnias aux feuilles en dents de scie, aux fleurs qui offrent leur nectar aux colibris. Vue époustouflante. Puis retour avant la nuit, encore sans torche !



RETOUR : reprendre pied

« On parvient si loin, au-delà des sentiers battus, au-delà du monde connu, que l'homme, tirant vanité du privilège de sa découverte, se sent capable de répéter l'exploit à volonté, maître désormais de la route interdite aux autres. Il commet un jour l'erreur irréparable de défaire la route, croyant que l'exceptionnel peut l'être deux fois ; il revient, mais il trouve les paysages changés, les points de référence effacés, tandis que ceux qui peuvent l'informer n'ont plus le même visage ».

Le partage des eaux
Alejo Carpentier

Il faut partir. Le camp des Nouragues va rester vide jusqu'à l'ouverture officielle de la Station de Recherche dans quelques mois. Une pirogue nous attend sur la rivière Arataye, navigable malgré les rapides qui se transforment en véritables sauts « quand l'eau est sèche » comme on dit ici ! Nous quittons le camp à pied avec sur le dos hamac, bottes et provisions de bouche pour deux nuits et trois jours de voyage. Georges Elfort un créole de Cayenne et son jeune aide Lapi John marchent vite et sont loin devant. Desmo et Wémo ont déjà rejoint l'Arrataye pour préparer le campement de cette nuit et la pirogue. Daniel nous guide. Les descentes sont longues. Les remontées m'épuisent car j'emporte un lourd fragment de bois dans mon sac-à-dos, du beau satiné prélevé par Desmo dans un des arbres abattus. Dans les plats je renoue avec le plaisir de marcher en forêt et comprends ce que cache l'expression « un relief en peau d'orange » !

À flanc de colline nous longeons une grande bambouseraie impénétrable, trace d'un ancien village indien. Toucher du doigt cette petite tache vert tendre entrevue du haut de l'Inselberg est émouvant. Il paraît que l'escouade (est-ce le terme approprié ?) venue couper les arbres de la future station s'est frayé un chemin à coup de machette dans les bambous durs et coupants, marchant militairement à la boussole ! Nous la contournons et Fanchon annonce qu'on va faire étape sous le fromager d'un ancien campement indien. Droit devant, tout en haut de la côte, sa haute stature domine. On gravit avec peine la pente rude, l'arbre immense toujours aussi loin ! Mythique. Inaccessible ! Ouf ! Nous y voilà. Je me laisse lourdement tomber aux pieds de cet arbre au tronc massif et rectiligne qui s'évase à la base en de larges contreforts assurant son assise et sa majesté. On fait passer avec enthousiasme une partie de la charge de nos sacs à dos vers nos estomacs affamés. Est-ce ce transfert ou l'énergie que nous a généreusement donnée l'arbre géant, on repart allègrement ! La traversée d'une crique est l'occasion d'une brève halte pour se rafraîchir. Les pieds dans l'eau, Patrick attend un instant qu'elle redevienne limpide pour boire. À l'endroit où il va plonger ses mains : un serpent se faufile. Nous sursautons. Ce n'est qu'une couleuvre, à peine curieuse de l'intrus qui trouble son eau. Mais il y a plus dangereux et Patrick se coupera en glissant sur son sabre d'abattage. Quant à moi, ce seront trois piqûres de guêpes quand je passerai trop près du nid !

Après plusieurs heures de marche nous approchons de la rivière. Reste à découvrir le chemin qui mène à l'Arataye. Nous traversons la parcelle layonnée du camp Muséum du saut Pararé où la pirogue est cachée. Le sentier que nous avons suivi est discret, son début dissimulé pour limiter les traces permettant de trouver notre camp. On ne peut qu'atténuer les risques, un bon chasseur n'aurait aucun mal à le découvrir ! Daniel tâtonne. Il n'est passé là qu'une fois à l'aller. Nous tournons en rond et la fatigue nous fait poser les sacs à terre. Il part seul et disparaît. Figée dans l'attente, j'ai l'étrange impression d'errer dans les limbes à la frontière entre deux mondes et songe aux livres *Le partage des eaux* et à *L'herbe d'or*.

Ayant enfin découvert le passage, Daniel crie pour nous localiser, pose un Topofil volant et nous rejoint par le plus court chemin. Nous repartons sac au dos vers des layons larges et rectilignes qui se coupent à angles droits. Il en y a tant que nous pourrions tourner longtemps en rond dans ce dédale sans Minotaure, si les intersections n'étaient pas étiquetées. Une marche rapide nous permet d'atteindre la rivière et ce camp Muséum. Le lieu paraît triste. Bizarre de penser que c'est là que les collègues de Brunoy ont passé tant de mois. Le camp semble abandonné depuis si longtemps ! Les carbets sont partiellement écroulés. Les bâches plastiques des toits pendent lamentablement. L'odeur de désolation prend à la gorge. Est-ce là les seules traces de *civilisation* qui demeurent après une mission scientifique quand la forêt n'a pas encore digéré notre passage ? J'ai le cœur serré en pensant aux tamarins qui ont été tués sur cette parcelle à seule fin de dévoiler leur nombre, la composition exacte des bandes et les secrets de leur régime. Heureusement que notre conscience nous pousse maintenant à procéder autrement.

Malgré la petite pluie fine qui s'ajoute à l'humidité s'élevant de la rivière, les pirogliers ont déjà redressé les piquets des carbets abandonnés, replacé les bâches, débarrassé le sol des branches tombées et allumé un feu. Un peu de l'encens inflammable que guyanais et surinamiens ont toujours en réserve ne leur sera même pas nécessaire. Le bois de galette s'allume même quand les branches sont fraîchement coupées sous la pluie, de même que s'enflamme l'écorce de bouleau sous les doigts des Indiens du grand Nord et des trappeurs canadiens.

C'est le moment de goûter une dernière fois le plaisir d'être seule au bord d'une rivière sauvage. De cueillir un peu d'eau dans le creux d'un rocher, de regarder tourbillonner le courant, d'écouter le grondement de l'eau qui se rue sur les blocs qui en barrent le cours. Un *saut* impressionnant. Nature superbe. Indomptable.

Daniel me rejoint et me décrit les polissoirs indiens creusés dans la roche, mais l'eau est trop haute pour le apercevoir. Une grande dalle de pierre oblique immergée est entaillée par des stries parallèles étonnantes. Des dizaines de polissoirs, plus ou moins profondément usés, sont creusés à même la roche mère. Très nombreux, disposés avec une grande régularité, orientés parallèlement au courant. L'image frappante d'un véritable atelier de polissage. Ce sont des gabarits aux formes variées : circulaires, ovales, en fuseau, carénés ou ombiliqués d'un dessin parfait. Ces traces de vie humaine inscrites dans la pierre resteront longtemps une image claire. Puissance de l'imagination : je n'ai rien vu !

Daniel grimpe à un arbre pour attacher l'antenne le plus haut possible et nous attendons l'heure de la vacation radio qui nous reliera à *Radio Préfecture* à Cayenne. Il reste dans l'arbre, prêt à monter plus haut si nécessaire. Je tiens le micro, appuyant pour parler, relâchant aussitôt pour entendre le correspondant. Comme les Nouragues n'ont pas encore d'autorisation préfectorale on utilise le créneau Muséum de l'Arataye. À l'heure dite je répète en boucle : « L'Arataye de Cayenne, j'écoute » des grésillements seuls me répondent. Daniel titille l'antenne. Enfin tout marche et j'annonce que nous prenons la pirogue demain. Le lien avec la civilisation technique, quoique tenu, s'avère solide. Notre isolement est bel et bien rompu.

J'ai peu de souvenirs de la descente, bien que ce soit ma première navigation en Guyane. De tous les voyages en pirogue, ce sont les montées qui s'inscrivent le plus durablement. Pénétrer en forêt en suivant le cours d'une rivière qui s'amenuise est une expérience toujours neuve. Une promesse d'aventure. Une ouverture sur le monde qui nous met en contact avec l'essence impénétrable de ce qu'est ce vivre qui nous anime. Les descentes sont vouées au travail intérieur de rumination, d'assimilation et de mémorisation. Temps vide mais fécond pour préparer le retour à la vie urbaine.

Une lettre retrouvée des années après m'offrira les mille détails oubliés de cette rentrée en pirogue : trois pages d'une description minutieuse. Comme si écrire m'avait dispensé de tout garder en mémoire.

Départ à l'aube.

Au second saut je suis fascinée au point d'oublier de respirer. La pirogue s'élance à plein régime droit sur le rocher qui émerge à peine comme une marche au rebord arrondi. Elle bondit, s'engage sur le plat, glisse sur la mousse qui le recouvre. Georges, debout à l'arrière, soulève le lourd 40 cv à l'ultime moment où il va toucher. Lancée sur son erre la pirogue roule, tangue, et la voilà de nouveau en pleine eau ! Mon rythme cardiaque s'apaise. Le troisième saut est le plus difficile, guidée par la longue perche d'un takari, la pirogue louvoie entre les rochers. De l'eau à la taille nous marchons sur les rochers glissants agrippés au bord de la pirogue, luttant contre le courant pour l'obliger à reculer pour pivoter dans l'étroite passe en baïonnette à peine plus longue qu'elle ! Remontés dare-dare, le moteur repart illico. Nous dormons en surplomb de la rivière dans un campement de passage. Hamacs attachés aux poteaux un peu branlants des carbets, heureux de nous serrer contre le feu qui protège de l'humidité pénétrante qui monte en nappes denses de la rivière. De murmures. De voix insolites : créole, saramaka, taki-taki ? Des chants étranges poussés d'une voix basse et profonde tels une berceuse.

Une journée de pirogue et nous voilà dans un campement vide sur la berge à mi-chemin. On a accosté juste avant le déluge, mais on a été douchés en passant le saut qui gronde tout près. Hamacs vite montés. Au milieu de la rivière il y a une petite île entourée de cailloux et de rochers ronds qui affleurent, avec quelques plaques de sable blanc. Les gars sont partis à la pêche pour le dîner, l'un est assis sur le miroir de l'eau, l'autre debout. Le reflet blanc argent d'un poisson luit. Deux éclairs avec roulement de tambour. La pluie qui menace donne une teinte de plomb et d'argent superbe. Les cassiques sont au-dessus de nos têtes, noir et jaune, de la taille d'un merle. Ils jacassent comme des perroquets autour de l'arbre où leurs longs nids sont suspendus côté à côté. *Eperua falcata* laisse pendre fleurs graines au-dessus de l'eau, de grosses graines serrées dans des cosses plates en forme de croissant accrochées au bout d'un long fil comme un mobile. Bel endroit Si *falcata* signifie faufile, me voilà entrain d'écrire sous une suspension faite de bien jolies fauilles !

On a passé plein de rapides avec facilité grâce à l'expérience des piroguiers, mais ils étaient petits et faciles. Le dernier sera plus dur, mais ça dépend de la marée, alors on verra. Piquée encore par des guêpes qu'ils appellent les *mouches sans raison* car elles attaquent même si on ne fait que passer. Pas fait trop mal cette fois, je n'ai qu'une petite boule dans les cheveux. Il faut tout installer, la nuit tombe et il pleut tant et plus. On attend que ça passe, affalés dans nos hamacs qui sentent de jour en jour plus le mois. Faire un feu pour griller les maigres fruits de notre pêche sous la pluie, ce qui n'a rien d'évident. Je suis enroulée dans mon duvet qui tient tête aux moisissures. Il fait froid et humide au ras de l'eau. J'ai faim. Mon moral remonte en flèche avec le dîner qui cuit et embaume. Les jeunes aides piroguiers ont continué à pêcher malgré la pluie battante et rapporté assez

pour tout le monde, accommodé en pimentade. Un peu d'essence a aidé le feu à prendre. J'ai fait pourtant un horrible cauchemar et manqué de réveiller tout le camp avec mes hurlements, restés bloqués dans ma gorge, je me suis éveillée sans un cri.

Deuxième jour de pirogue, sans pluie, tout à fait agréable. Finies les vacances, encore une nuit à Cayenne et je file sur la piste. J'ai lavé duvet, hamac et moustiquaire dans une laverie automatique express, honteuse de déballer mon linge sale, mois, puant. Mais la fille a l'habitude, très gentille elle m'aide à tout plier et me donne quelques trucs pour mieux m'y prendre. Mon séjour se termine dans trois semaines, j'ai encore peu de résultats et souhaite plus de rentabilité les jours prochains.

Après trois mois de terrain, à peine débarquée de l'avion, mon frère me propose de me joindre aux élèves de sa classe qui vont présenter leur pièce de théâtre au Carnaval Off à Venise. Il reste une place dans le car. Une poignée de jours pour réaliser mon déguisement c'est peu. Ma tête est pleine de singes : je serai tamarin le temps d'un carnaval ! Avec de la glaise je réalise en quelques heures un portrait ressemblant, surprenant car c'est mon tout premier modelage ! Olivier me montre à le recouvrir d'une peau de chèvre qui en moule la forme, et le cuir une fois sec je le patine pour évoquer *Saguinus midas*. Petite touche vénitienne et carnavalesque, un bouquet de plumes d'autruche couronne cette « Mascarade » et évoque la crête d'un autre tamarin *Saguinus oedipus*. Vêtue d'un ensemble de cuir noir, bottes et gants en fausse fourrure dorée à la bombe, me voilà singe noir aux mains dorées sur la place Saint Marc.

Une lettre retrouvée des années après m'offrira mille détails définitivement oubliés de cette rentrée en pirogue : trois pages d'une description minutieuse. Comme si écrire m'avait dispensé de tout garder en mémoire. Tout au contraire, la marche vers les terrasses de l'inselberg et la rencontre avec l'oiseau mouche n'est qu'un épisode traité en deux lignes. Trop intime ? Profondément troublant ? Merveilleusement irrationnel ? Il faudra quinze ans et un stage avec une amie conteuse pour que ce souvenir émerge à nouveau dans ses moindres détails. Souvenir qui n'émergera qu'une quinzaine d'années plus tard, alors même qu'il est le plus puissant éprouvé sur le terrain !

Quinze ans après ce court séjours aux Nouragues, un stage avec Marie-Jeanne une amie conteuse, fait rejaillir cette étrange plongée dans l'œil du colibri. Ce joyau vivant qu'il m'a été donné d'admirer dans ce qu'il réalise de plus incroyable : un long vol stationnaire suivi d'un recul furtif. Souvenir oublié, alors même qu'il était le plus puissant ! Trop intime ? Incommunicable car totalement subjectif ? Merveilleusement irrationnel ? Marie-Jeanne nous demande de préparer oralement trois contes, dont « Une rencontre insolite en forêt ». Ne rien écrire, juste noter des mots-clefs. À l'instant de prendre la parole, ce face-à-face avec ce colibri s'impose. Je n'y ai jamais repensé mais Marie-Jeanne balaye toute réticence : « C'est un saut en élastique, on sait, vas-y » ! Je plonge dans ce passé et découvre qu'il est intact car jamais partagé. L'écoute du groupe me galvanise. La sensation de la bobine de Topofil qui se déroule au creux de ma main me

guide à nouveau. À la fin du stage, Jean-Marc, photographe et conteur en Brocéliande, enfourche sa moto et jette ces mots : « Salut, au plaisir de te lire ». Merci à eux, car sans leur intercession toute trace écrite n'aurait peut-être jamais vu le jour.

Ce n'était pourtant pas la première fois que l'œil miroir d'un animal aussi petit m'épinglait, j'avais été troublée par un minuscule poisson collant ! Je retournais les cailloux à marée basse quand un poisson translucide reste fixé à ma paume par sa ventouse ventrale. J'incline la main pour le voir sous toutes les coutures. Lui tourne ses yeux de caméléon pour me garder dans son champ visuel. Au lieu de sauter à l'eau, ses yeux sont braqués sur les miens !

Des face-à-face intimes infiniment troublants, tant il semble que nous n'existons à cet instant que par nos yeux. Deux de mes sculptures sont le fruit de ces expériences chargées d'émotion et d'empathie : « *À la croisée des regards* » en bronze et « *À la croisée des chemins* » en plâtre direct.